

I : île

Je n'ai pas toujours aimé les îles. Mon père était né dans une île, pas n'importe laquelle, l'essence de l'île, un archétype, celle qui vient à l'esprit la première quand on prononce le mot d'île. Archi-verte, archi-bleue, archi-tropicale. Une archîle. Mais moi les îles me laissaient indifférent, malgré les masques, les tentures de pandanus et les reproductions de Gauguin qui couvraient les murs de l'appartement familial. Je n'avais pas l'imaginaire marin. Je n'inventais pas d'histoires de pirates mais des histoires de coboilles ou de chevaliers, les unes comme les autres furieusement continentales, déserts rougeâtres décorés de concrétions rocheuses pointues, forêts profondes.

Quelques années après la mort de mon père je suis allé visiter son île natale, et j'y ai passé plusieurs semaines que j'ai consacrées essentiellement au désir d'en fuir. Car à peine étais-je arrivé que ce désir s'était déclaré avec une intensité radicale, qui m'avait fait comprendre tout de suite que je tenais là le vrai fil conducteur de mon séjour. Fuir le wind-surf, la pêche, les oursins, les tropiques, le sexe en tant qu'impératif catégorique, la famille. J'ai prétexté une passion pour l'île d'à côté afin de pouvoir m'y dérober à ma famille pour quelques jours. Cette seconde île était encore plus paradisiaque que l'autre mais au moins j'y avais la paix, je pouvais m'y consacrer, seul sur la plage, au plaisir amer de ne rien apprécier de ses splendeurs, et remâcher ce sentiment jusqu'à atteindre une forme d'extase morose. J'essayais ainsi d'oublier l'angoisse qui était la mienne à l'idée de me trouver sur un des seuls bouts de terre un peu sérieux à des milliers de kilomètres à la ronde. Cette angoisse cependant restait constamment là, à l'arrière-plan, je restais sans arrêt conscient des masses d'eau impitoyablement bleues qui me retenaient loin du continent le plus proche.

Sur la plage, je me voyais comme le personnage d'un de ces dessins humoristiques qui représentent un naufragé sur une île déserte et où l'on voit, au milieu d'une étendue de mer stylisée, une bosse de terre juste assez grande pour contenir un unique palmier avec un bonhomme assis dessous. Le mot île lui-même m'offrait l'équivalent linguistique de cette image, l'accent circonflexe sur l'i ne pouvant à

l'évidence s'expliquer que par le désir de figurer la petite pointe qu'à l'énoncé du vocable la représentation de la chose dessinait dans l'esprit à l'horizon d'un Pacifique conceptuel aussitôt apparu. La quasi-homonymie avec le pronom masculin de la troisième personne du singulier achevait de me sembler répondre à une nécessité cruelle, mais intellectuellement satisfaisante. Ce masculin singulier minuscule au milieu de l'océan bleu comme sur une page blanche, c'était moi, ou quelquefois, selon les jours, mon père, le e féminisant de la fin nous affligeant l'un ou l'autre, aurait-on dit, d'une impuissance et d'une dérégulation supplémentaires. J'ai été profondément et merveilleusement soulagé quand j'ai quitté ces îles-là, c'est un de mes grands souvenirs de soulagement. J'ai peur en avion, mais là ma satisfaction était si grande que la peur même devenait une manière de jubilation exaltée.

Puis, quelques années après, je me suis mis à courir les îles. Avec ma première femme, j'ai couru les îles grecques en souffrant d'urticaire solaire, ce qui m'obligeait à tenter de les courir en restant à l'ombre, un sacré défi. Et, de toute façon, même à l'ombre j'avais de l'urticaire, dès que le soleil se levait mes membres se coloraient de rose pour ne retrouver leur pâleur qu'avec le couchant sanguinolent.

Avec ma seconde femme j'ai couru les îles de l'Atlantique, et je me suis mis à aimer les îles, selon toute apparence ces îles d'un troisième type étaient mes îles à moi, pas celles d'une deuxième personne, que

ce fût mon père ou ma première femme, mais des îles, quand même, et leur insularité était probablement le signe que je restais malgré tout enfermé dans une certaine proximité à ce père et à cette femme, même si leur caractère septentrional et tempéré montrait simultanément que j'en avais désormais fini avec eux. Par leur situation géographique, ces îles me gardaient, par rapport à mon passé, à la bonne distance, mais encore fallait-il qu'elles présentent quant à elles les bonnes dimensions. Car, quand les îles sont trop vastes, on y perd le sentiment d'être sur une île : Belle-Île est un petit continent. Tandis que si elles sont trop petites on n'est plus nulle part — Molène ou Sein sont de vagues langues de terre. L'île idéale, ce serait, par exemple, Ouessant, aujourd'hui, avec la frénésie de la nature à laquelle n'importe qui se croit tenu de succomber, Ouessant est infestée de familles à VTT qui la parcourent toute la journée en hurlant à pleins poumons, mais quand ma seconde femme et moi avons commencé à y aller, il y a des années, Ouessant était encore protégée contre la majorité des humains. D'abord, il n'y avait rien à y faire, pas de baignade dans les eaux glacées, pas de VTT, et l'ennui garde des familles. Ensuite, les hôtels étaient peu confortables, les restaurants moyens, et tout cela s'ajoutait à l'humidité sempiternelle, au caractère peu expansif des habitants, à la mer facilement démontée et à la durée de la traversée en bateau. Ouessant était protégée par la triple muraille du désœuvrement, de l'inconfort et de la mer. Car la mer à Ouessant n'est pas aimable, bleue et favorable au wind-surf, elle est grise, brutale, et incite aux vomissements. Le souvenir des naufrages autour d'Ouessant et l'idée

des traversées vomissantes pour s'y rendre, quant tout le bateau régurgite à qui mieux mieux dans un concert d'éruclatations et que l'odeur des aliments restitués monte dans les cabines, protègent Ouessant comme un double cercle magique.

À Ouessant on ne se sent pas enfermé mais à l'abri, le sens de l'insularité s'y est inversé à mes yeux, la conscience d'être infime devenant instantanément la certitude d'être soi. Car, où qu'on soit dans une île digne de ce nom, il faut sentir la côte repliée sur elle-même tout autour d'un centre, qu'on est, sinon à quoi bon aller dans une île. Une telle sensation suppose que le paysage apparaisse imperceptiblement convexe et qu'on sache pouvoir en atteindre n'importe quel point à pied. Alors, comme par métonymie, l'île devient un prolongement rocheux du corps. Par opposition à son extérieur — la mer froide, le ciel immense parcouru de cumulus, autant dire le monde — elle est une sorte de soi. On explore ses fontaines, ses grottes et ses criques dans un vague sentiment d'auto-robinsonnade.

Pierre Ahnne